Présentation du dossier

Martine Benoit et Andrée Lerousseau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/549>

DOI : 10.4000/tsafon.549

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 7-14

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Martine Benoit et Andrée Lerousseau, « Présentation du dossier », *Tsafon* [En ligne], 75 | 2018, mis en ligne le 06 mai 2019, consulté le 24 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.549>

Dossier

rassemblé et présenté par Martine Benoit et Andrée Lerousseau

Exil des langues. Langues d'exil

[...] la dernière chose dont un homme
ne peut accepter l'interdiction, c'est sa langue.
Elias Canetti¹

Le dossier rassemble les communications présentées à la dernière journée d'étude organisée à l'Université des Sciences Humaines et Sociales de Lille dans le cadre du réseau thématique « Exil et migrations culturelles et linguistiques » et s'inscrit dans la réflexion déjà entamée autour des « Littératures juives en exil ». Évoluant souvent dès leur enfance dans un milieu marqué par le plurilinguisme où se côtoient la langue maternelle, la langue sacrée parfois, et les différents idiomes juifs transmis et conservés, en dépit de l'assimilation et de la menace d'acculturation, au sein des communautés, les écrivains juifs furent régulièrement confrontés à l'exil, conséquence des persécutions.

Rappelant l'expérience terrible d'une dépossession, voire d'une éradication de tout ce qui est au fondement même de l'identité – sans parler de l'assassinat des proches – Paul Celan déclarait dans le discours qu'il prononça à Brême en janvier 1958 : « Accessible, proche et sauvegardée, au milieu de tant de pertes, ne demeura que ceci : la langue »². Cette « langue sauvée », pour reprendre le titre d'un écrit autobiographique d'Elias Canetti, chargée de la mémoire des exils successifs, tant géographiques que linguistiques auxquels furent confrontés les Juifs tout au long de leur histoire, n'est toutefois que rarement restituée à l'identique, tant il est vrai que le dépaysement qui caractérise la situation de celui qui est arraché à ses racines et au territoire qui fut celui de l'enfance où s'était peu à peu nouée la relation à

¹ Elias Canetti, *Aufsätze, Reden, Gespräche*, München, Wien, Carl Hanser Verlag, 2005, p. 92 (trad. par Marion Dufresne, voir *infra*).

² Paul Celan, « Ansprache anlässlich der Entgegennahme des Literaturpreises der Freien Hansestadt Bremen », p.185-186 dans Paul Celan, *Gesammelte Werke in sieben Bänden*, Band 3, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2000, ici p 185. (« Erreichbar, nah und unverloren blieb inmitten der Verluste dies eine : die Sprache » – la traduction est d'Andrée Lerousseau).

soi et aux autres, affecte tout aussi bien la langue, ainsi qu'en témoigne le bégaiement dont souffre déjà Moïse dans la lointaine période de l'Exode et, plus proche de nous, Celan, l'un comme l'autre condamnés à mourir avant même que l'horizon ne s'ouvre sur une terre promise. Symptôme d'un traumatisme linguistique et expression d'une langue subjuguée (dans le cas de Moïse ?) ou transie de douleur et d'effroi face aux persécutions, le bégaiement n'en trahit pas moins une résistance aux discours du pouvoir et à la parole dictatoriale. Témoignage d'une tentative, toujours réitérée, pour libérer le souffle, il ouvre la voie peut-être – il n'y a ici aucune certitude – à une double sortie de l'exil (celle de la langue demeurée recluse dans une aspiration à un advenir de la parole, et celle de l'écrivain).

Ainsi en va-t-il de la langue « sauvée », emportée au fond de soi. Mais il advient également, dans une démarche inverse à celle que nous venons d'évoquer, que l'écrivain ou le poète « change [...] de langue pour s'approprier l'exil », ainsi que l'illustre l'exposé de Lucie Taïeb consacré à Juan Gelman. À moins qu'une nouvelle langue ne s'offre à lui sur la route de l'exil ou du nouvel exode (on songe ici bien sûr à Aharon Appelfeld), une langue sur laquelle il achoppe dans un premier temps avant de la convertir en langue d'écriture.

L'exposé de Marie Schumacher-Brunhes renvoie à une période antérieure à la Shoah qui marque une rupture dans l'histoire de l'humanité et modifie radicalement l'appréhension du monde par la médiation de la langue, frappée de mutisme, ce mauvais silence dans lequel nous plonge l'effroi, menacée d'aphasie, mutilée, voire, en particulier dans le cas de l'allemand, dépravée et dénaturée. Du tournant du siècle jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'auteure nous rend témoins de la confrontation de trois générations de poètes et d'écrivains yiddishophones avec le Nouveau Monde. Des poètes prolétariens issus de l'immigration, contre lesquels l'avant-garde, désireuse de parler le « langage de la liberté américaine » en marge de toute revendication sociale, s'emploie à transformer un idiome populaire, trop souvent cantonné (exilé) dans le domaine de la presse, en langue de l'Art pour l'Art, aux modernistes appliqués à dégager les possibilités insoupçonnées du yiddish, les écrivains, s'ils font l'expérience de la « vulnérabilité de la langue », n'ont de cesse de repousser ses frontières. De ce face-à-face avec l'Amérique naît une « littérature de transition » en perpétuelle mutation, infiniment riche et diverse, mais qui peine, faute

d'une réception suffisante, à accéder au rang de littérature universelle. Dans ce contexte, l'œuvre de Kadia Molodowsky, exilée dans sa propre langue, tant il est vrai qu'écrire en yiddish, véhicule d'une culture traditionnelle peu propice à l'émancipation et à l'expression des femmes, fait figure de défi et apparaît d'emblée comme « saturée d'exils ».

Poussé hors des frontières de l'Europe à la suite des terribles pogromes qui marquent le tournant du XIX^e au XX^e siècle, le yiddish, langue éradiquée et assassinée par les nazis, devint au lendemain d'Auschwitz le parler des fantômes³, la langue des morts, et sans doute faut-il voir là, ainsi qu'il le suggère lui-même, l'une des raisons pour lesquelles Élie Wiesel, installé aux États-Unis, renonça à écrire dans cette langue, comme dans les autres idiomes de son enfance, l'hébreu et le hongrois, en quête qu'il était d'un autre paysage linguistique lui permettant d'affirmer qu'il était malgré tout vivant. Il convient donc de relativiser la confession qu'il fit en octobre 2010 au *Monde des Livres*, affirmant à propos de sa conversion au français : « C'est la langue française qui m'a choisi ». Si l'on considère en outre que deux autres langues, celle du silence et celle du chant et de la prière – de ces chants dont Wiesel disait précisément qu'il ne pouvait les « chanter qu'en yiddish » – sont sous-jacentes à toute son œuvre et viennent d'une certaine façon arracher le français à sa neutralité et à sa quiétude afin de semer en lui le germe du doute infini, on peut alors émettre avec Michaël de Saint-Cheron l'hypothèse qu'il y aurait dans le choix du français l'expression d'une volonté de faire « converger tous les contraires », trahissant, en dépit de la « protestation métaphysique et religieuse », une ultime aspiration messianique.

Les « errances du langage »⁴ accompagnent le poète Claude Vigée, contemporain de Wiesel, tout au long d'un parcours fait d'une succession d'exils et de retours qu'il faut entendre tant sur le plan géographique que linguistique. Après un rappel de cet itinéraire qui est également une traversée des langues, l'analyse d'Andrée Lerousseau s'attache plus particulièrement à l'exil américain, aux années passées aux États-Unis,

³ Voir à ce propos *infra* le discours prononcé par Isaac Bashevis Singer lors de sa réception du prix Nobel de littérature en 1978, auquel fait référence Michaël de Saint-Cheron dans les pages consacrées à Élie Wiesel, et la citation de Régine Robin au début de l'exposé de Carola Hähnel-Mesnard.

⁴ Pour cette formule empruntée à Stéphane Mosès, cf. *infra* l'étude sur Claude Vigée.

de 1942 à 1960, longue période d'hivernage, mais également de germination de la langue d'écriture. Le français du poème rompt avec la tradition d'une langue peaufinée et lissée à l'excès, instrument d'une brillante gymnastique intellectuelle. Fertilisé par les langues qui l'encadrent, imprégné de la saveur et de la substance charnelle du dialecte alsacien, la langue maternelle condamnée très tôt à l'exil et demeurée au fond de la gorge, et pénétré déjà, avant même le « grand retour » sur la terre des ancêtres et l'apprentissage de l'hébreu, de ce « mystère d'Israël » décelé par André Neher, fécondé par le silence de l'Aleph et la tradition juive, tout comme le nom même du poète, le pseudonyme qu'il s'était choisi en temps de résistance, « Vigée », contenait sous sa résonnance bien française (« Vie j'ai ») l'écho du « moi vivant » (*hai' ani*) de la prophétie d'Isaïe (49-18).

Poète juif argentin, Juan Gelman effectue un mouvement inverse, de l'Amérique vers l'Europe, fuyant la dictature régnant sur son pays à la fin des années soixante-dix du siècle dernier. Lucie Taïeb prête une attention particulière au recueil *Dibaxu* rédigé en sefardi et qui s'inscrit dans le prolongement des grands recueils de l'exil. Gelman y part en quête du « substrat », « des racines les plus profondes et les plus exilées de la langue », de la langue d'avant l'expulsion des communautés juives d'Espagne en 1492, d'avant l'exil, afin d'annuler celui-ci. Il n'est pas sûr, toutefois, ainsi que l'avance Lucie Taïeb, qu'il parvienne à restituer la langue vierge de l'innocence et d'une candeur depuis longtemps perdue. L'abolition de l'exil est peut-être moins le fruit de ce patient travail d'archéologue que celui du traducteur développant une « stratégie plurilingue » faite d'échos. Si Gelman, par le biais du sefardi qu'il découvre sous la plume de Clarisse Nicoïdski, donc déjà sous une forme transposée, effectue bien un retour à sa propre langue, celle-ci, du fait même de la traduction du sefardi en espagnol, est déplacée, dépaycée et comme débarrassée des stigmates infligés par la dictature.

Les trois écrivains dont il est question par la suite s'ancrent dans la langue allemande, et Marion Dufresne s'interroge sur les raisons de « l'attachement viscéral » à cette langue qu'éprouve Elias Canetti, issu d'une famille de Juifs sépharades espagnols, qui entama sa scolarité en Angleterre avant de gagner Vienne avec sa mère. Langue secrète et convoitée de l'intimité amoureuse des parents, l'allemand est au fondement et au principe même de la relation à sa mère. Contraint, en

1938, de retourner en Angleterre avec sa femme, Canetti emporte avec lui cette « langue maternelle au sens premier du terme », intrinsèquement liée à sa sphère privée, et qui deviendra pour lui la « langue de l'esprit », celle à travers laquelle chemine sa pensée jusqu'à l'aboutissement de *Masse et puissance*, son œuvre majeure rédigée de longue haleine⁵. Si, dans sa jeunesse et ses premiers écrits, Canetti part à la conquête d'un idiome qui lui résiste, mû par l'aspiration à résider en son sein en hôte bienvenu, il l'érigera plus tard en langue de résistance dont il se fera le gardien et le sauveur. Qui, en effet, sinon un Juif bravant l'interdiction de la langue qu'il avait élue, aurait-il été plus à même de rédimier l'allemand dénaturé par les bourreaux, de le convertir en langage universel dressé contre la barbarie, et de restituer leur langue, dont l'écrivain se sentait redevable, à ceux-là même qui en avaient été destitués ?

Dans son étude consacrée à Günter Kunert, habité d'un profond sentiment d'exil dans sa propre langue et son propre pays (la RDA dont il partagea un temps les valeurs avant de s'installer à l'Ouest en 1979), Martine Benoit analyse la « double contrainte » qui pèse sur un écrivain et poète juif de langue allemande après la Shoah. Questionnant et revisitant la tradition littéraire allemande dont il dévoile les compromissions et les possibles dangers de dérive, il lui faut également réinvestir la langue en inscrivant en elle cette « cicatrice » laissée par Auschwitz⁶, dans un rejet – en particulier dans sa poésie – de tout esthétisme et de tout accommodement et un souci de mise en garde. Par son renversement des normes établies en RDA en matière d'écriture et d'interprétation de l'histoire, Kunert fera bientôt figure de dissident, mais il est également perçu en RFA comme un trouble-fête. À l'Est comme à l'Ouest, il est le perturbateur, celui qui dérange en ce qu'il convoque au grand festin de la littérature – tant à l'arrière-plan de son œuvre de fiction que nommément dans sa poésie – cet « hôte indésirable » qu'est la mémoire de l'extermination, dans un rappel qu'« après Auschwitz, nul ne peut écrire qu'en vertu d'Auschwitz »⁷.

⁵ À sa façon, *Masse et puissance*, somme rédigée de haute lutte, apporte un démenti à Theodor W. Adorno, affirmant dans *Minima Moralia* que « tout intellectuel en émigration est mutilé, aucun n'y échappe [...] Sa langue est confisquée, et asséchée la dimension historique où s'alimente sa réflexion ». Cf. *infra* pour la citation complète et le commentaire.

⁶ Voir à ce propos l'interview de Jacques Derrida dans la Revue *Europe*, janvier-février 2001, n° 861-862, *Paul Celan*, citée *infra* dans l'étude consacrée à Günter Kunert.

⁷ *Ibid.*, pour cette expression empruntée à un article de Jacques Ascher.

Ainsi qu'en témoigne l'analyse que propose Carola Hähnel-Mesnard de trois récits autofictionnels des auteurs russes d'origine juive Olga Grjasnova, Julya Rabinowich et Vladimir Vertlib, qui émigrèrent en Allemagne ou en Autriche entre les années 1970 et 1990, le rapport, entretenu par ces deux générations n'ayant pas vécu directement la Shoah, à l'allemand, langue étrangère dans laquelle ils ont choisi d'écrire, perçue par leurs parents et grands-parents comme la langue des bourreaux, s'avère également complexe. Tel est en particulier le cas pour Vertlib qui, s'il entend « s'approprier l'altérité » par la médiation de l'allemand, ne parvient pas à entretenir avec cette langue la relation profonde d'amour et d'intimité qui le lie au russe, le choix de l'allemand comme langue d'écriture s'apparentant plutôt à un « mariage de raison ». L'allemand n'en demeure pas moins pour lui l'instrument des retrouvailles avec le yiddish de ses ancêtres⁸, et le « vecteur de transmission » de la mémoire juive, à l'instar de Julya Rabinowich, issue de la même génération. L'écrivaine, en revanche, se sent « chez elle » dans la langue étrangère qui offre à la narratrice de son premier roman la possibilité de s'extraire du mutisme et de s'émanciper du poids d'un passé familial refoulé. Pour la protagoniste du premier roman d'Olga Grjasnova évoluant dans un univers polyglotte, l'allemand deviendra également et finalement le véhicule de sa quête d'identité, l'hébreu, compte tenu de l'accueil réservé qui lui est fait en Israël, ne pouvant lui offrir une assise suffisante.

Quelle que soit la langue dans laquelle l'écrivain en exil élit sa fragile demeure, la restitution de la parole, prélude à tout acte de création, s'apparente à la réparation du monde défiguré et dénaturé par la violence des hommes ou traduit tout du moins l'aspiration à un monde rédimé⁹, s'inscrivant ainsi dans la double tradition – celle-ci fût-elle sécularisée – de la mystique et du messianisme juifs.

⁸ À l'opposé, donc, d'Aharon Appelfeld qui disait avoir appris le yiddish « pour chasser l'allemand », cf. *infra* l'exposé de Carola Hähnel-Mesnard.

⁹ Chez nombre d'écrivains juifs, le sauvetage de la langue (on pourrait citer ici pour exemple le drame de Nelly Sachs, *Beryll voit dans la nuit ou L'alphabet noyé et de nouveau sauvé*, dont la traduction a paru dans le n° 39 de *Tsafon*, printemps-été 2000, p. 111-128) va de pair avec la tentative de ramener à la présence un Dieu en exil, lui-même affecté par les catastrophes, conformément à l'un des scénarios de la mystique, le poète ou écrivain se faisant alors l'artisan du *tikkoun*.